

Geneviève Amyot et Jean Désy, Jacques Brault, Michel Biron

Claudine Potvin

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68049ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2012). Compte rendu de [Geneviève Amyot et Jean Désy, Jacques Brault, Michel Biron]. *Lettres québécoises*, (148), 54–55.



GENEVIÈVE AMYOT et JEAN DÉSY

Que vous ai-je raconté ?

Correspondance 1990-2000

Montréal, Le Noroît, coll. « Chemins de traverse », 2012, 472 p., 27 \$.

Au pied de la lettre. Elle n'avait pas fini...

« Elle n'avait pas fini et vlan on lui annonce que c'est bien fini. Et vlan ! c'est fini. Qu'est-ce que c'est cela, maudit, qu'est-ce que c'est que tout cela ? » (p. 461) Dans une des dernières lettres que Geneviève Amyot adressait à Jean Désy à propos du décès d'une amie, l'écrivaine annonçait, sur le mode prémonitoire, la tragédie de sa propre mort.

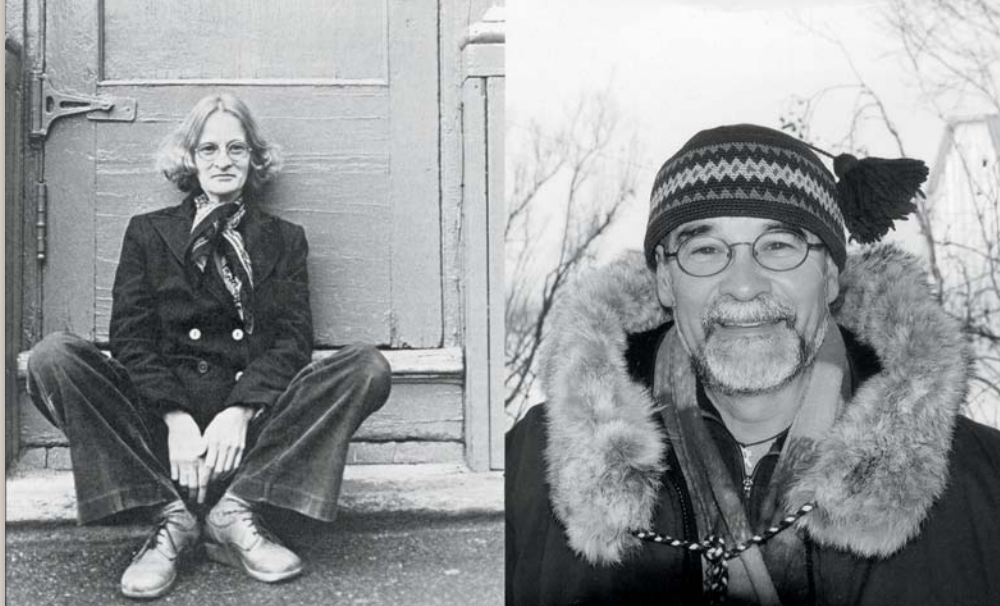
Dans *Que vous ai-je raconté ?*, Jean Désy a réuni plus de quatre cents lettres échangées entre Geneviève Amyot et lui-même, échelonnées sur une période de dix ans (1990-2000). Dans cette riche correspondance, « [C]réation, maternité, littérature, voyages, réflexions sur la vie, le temps, etc., tout se mêle au quotidien, dans une ferveur qui ne se dément jamais » (quatrième de couverture).

Côté cour et côté jardin

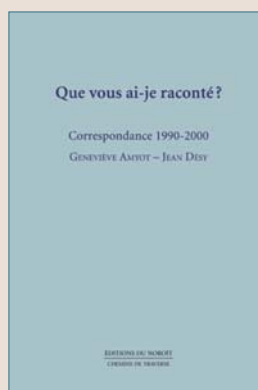
Deux écrivains passionnés, désenchantés, angoissés, bouillants d'un désir ininterrompu d'écrire, se racontent dans cet échange épistolaire d'une grande honnêteté et d'une franchise remarquable. D'un côté, un médecin, écrivain, professeur, philosophe, voyageur, père de famille, celui qui choisira de nous donner à lire ces textes. De l'autre, une poète et romancière, une mère de famille également, une créatrice, un « trésor » disparu bien trop tôt. Deux êtres qui parfois se rejoignent mais qui semblent parcourir le même univers en parallèle. Sans nier l'intérêt des commentaires de Jean Désy, ce sont avant tout les confidences de Geneviève Amyot qui tendent à retenir notre attention. Bien sûr, la mort hante le lecteur au fur et à mesure qu'il avance dans la lecture et dans le temps. La dernière lettre, datée du 25 mai 2000, est suivie de la phrase suivante : « Geneviève Amyot est décédée le 11 juin 2000, après une nuit d'orage, des suites d'un cancer invasif. » (p. 470) Face à un Jean Désy débordé, essoufflé, éparpillé, boulimique, toujours à la course entre une salle d'urgence, une salle de cours, un livre à finir, le Nord et le Sud (Amyot se réfère à ses « excès de vitesse », à ses « impatiences » [p. 158]), la voix de Geneviève Amyot nous parvient d'un lieu unique, la maison et l'écriture.

Un « cri d'impuissance »

Amyot nous entretient de littérature, cela va de soi, de lecture et d'écriture, mais d'abord et avant tout d'une peur viscérale qui la hante, d'un mal de vivre lancinant, d'une inquiétude constante face à l'enfance, au destin des enfants, à la solitude, à la pauvreté, à la réception de ses écrits, à la maladie, à la présence de la mort. Mère d'éternité, existence consacrée « à la mise en forme de ce qu'est l'état de mère », écrit Jean Désy, ce à quoi elle répond : « C'est ainsi que, depuis longtemps, j'ai choisi de m'assumer, au sein de cette identité plutôt anachronique mais pourtant fondamentale. » (p. 234) Or, la domesticité tue un peu, beaucoup, quelquefois. Écrire « sur la petite table du salon quand les enfants sont à l'école », écrire « entre la vaisselle du midi et les



GENEVIÈVE AMYOT ET JEAN DÉSY



C'est un hommage à cette résistance, au douloureux, nécessaire et heureux travail de l'écriture, au-delà de la peur et de l'angoisse, que nous offre Jean Désy.

leçons et les devoirs », entre la cuisine et le ménage, sans « lieu où me (se) retirer de temps en temps » (p. 115-116), sans une « chambre à soi », cela relève de l'exploit. « Écrire est un cri d'impuissance », avoue l'écrivaine, mais, malgré tout, « un cri de résistance et de revanche », non pas « un cri d'échec » (p. 111-112).

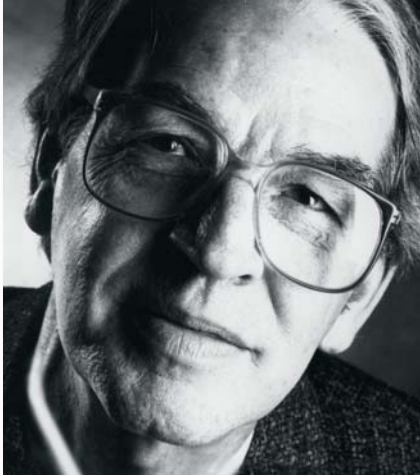
Un « trésor »

C'est un hommage à cette résistance, au douloureux, nécessaire et heureux travail de l'écriture, au-delà de la peur et de l'angoisse, que nous offre Jean Désy. C'est un immense cadeau qu'il nous fait d'ouvrir ces portes, celle de l'autre et la sienne. C'est à pas feutrés que l'on pénètre dans ces chambres obscures et c'est en « allongeant le pas » comme disait Brel qu'on les quitte, au nom de la belle folie de l'écriture, pour reprendre les mots de Désy :

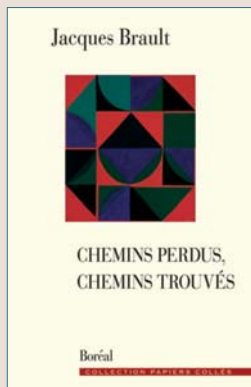
L'écriture, ça n'est rien de plus qu'une énorme patience et ce qui, presque malgré soi, se déverse dedans. [...] L'écriture, cette folie, pour que dedans s'y défasse toute folie afin que le vide dans lequel cela te laisse te permette enfin de jouir de l'absolu de la nuit. (p. 315)

Si vous n'avez pas encore lu Geneviève Amyot, commencez par cette poignante *Correspondance*. Par la suite, je parie que vous commanderez tous ses livres. Sinon, comme le dit si bien Jean Désy, et il n'exagère pas :

Ceux et celles qui connaissent par cœur certains extraits des Petites fins du monde, de Corps d'atelier ou de Je t'écrirai encore demain savent à quel point l'œuvre de Geneviève Amyot peut être considérée comme un trésor. (p. 7)



JACQUES BRAULT



☆☆☆ ½

JACQUES BRAULT

Chemins perdus, chemins retrouvés

Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2012, 304 p., 27,95 \$.

Promenades et rêveries solitaires

Après *Chemin faisant* (1975) et *La poussière du chemin* (1989), *Chemins perdus, chemins trouvés* constitue le dernier volet d'une longue réflexion philosophique sur la littérature. Vingt-huit essais composent ce recueil, « autant d'explorations à travers lesquelles se forme et s'approfondit une pensée, ou mieux : une conscience de la poésie » (quatrième de couverture).

La métaphore de la route ou du chemin convient parfaitement à la démarche de Jacques Brault. Poète, romancier, dramaturge, traducteur, critique, professeur, essayiste, Brault s'avère un flâneur littéraire privilégié. Flâner, se promener sans hâte, au hasard, en s'abandonnant à l'impression et au spectacle du moment, résume en grande partie l'art de l'essai chez Brault qui souligne dans son avant-propos que l'art de l'essai « n'atteint ultimement qu'à la suggestion. Non pas qu'il se défile, s'esquive, fuit la difficulté ; il a choisi de toucher en passant et sans appuyer, de ne pas s'arrêter ni surtout de s'établir » (p. 11).

Moi, l'autre et les autres, autrement

Le livre comprend trois sections : 1. « L'autre » (centré sur le rêve américain / la frontière, la solitude, l'écriture, la jeunesse aussi, le personnel en somme) ; 2. « Les autres » (tous ces poètes du vers ou de la prose, d'ici ou d'ailleurs) ; 3. « Autrement » ou autrement dit (quelques « apartés » sur la poésie comme laboratoire, artisanat et bricolage). Tous ces textes témoignent d'une longue fréquentation de la poésie, d'un travail ininterrompu, d'une expérience du mot. Brault remarque pertinemment qu'« [i]l y a poésie, incertaine, troublée, tremblante, par le travail interminé du poème, par son chemin sans cesse effacé, il y a poésie, ou plutôt advenue de poésie au poète répondant, le lecteur (ou auditeur) » (p. 259).

Les essais regroupés ici rendent témoignage à toute une génération d'écrivains et de critiques. Les dédicaces (à Ginette Michaud, Gilles Marcotte, Paul Bélanger, Pierre Nepveu, François Hébert, etc.) servent de points de repère et de références autant que les auteur(e)s traités (de Gabrielle Roy à Gaston Miron, de Saint-Denis Garneau à Marie Uguay, de Gilles Archambault à Robert Melançon). L'ensemble crée un effet de nostalgie face à une « littérature qui se fait ». Tous ces textes ont déjà paru, sauf deux, sous forme d'articles, de communications, ou autres. Il est toutefois fort heureux qu'ils soient rassemblés ici en un seul volume car, on le sait, les articles ont un destin éphémère.



MICHEL BIRON



☆☆☆

MICHEL BIRON

Le roman québécois

Montréal, Boréal, coll. « Boréal Express », 2012, 128 p., 12,95 \$

Le roman québécois en cent pages

Michel Biron nous présente dans cette plaquette une synthèse de la production romanesque québécoise depuis 1837 jusqu'à aujourd'hui.

La première question que le lecteur se pose en tenant ce petit manuel dans les mains et en consultant la table des matières (cinq parties, cinq périodes), c'est de savoir à qui s'adresse cet ouvrage, car il s'agit avant tout d'un outil pédagogique : aux étudiants de l'école secondaire ou du cégep, aux étrangers, enfin à ceux et celles qui n'ont pas le temps de lire ? Certainement pas aux spécialistes de la littérature québécoise.

Nomenclature

Dans cette brève histoire du roman québécois, on retrouvera les noms d'auteurs, les titres des livres publiés, une sommaire description de la trame narrative, enfin quelques commentaires sur l'écriture elle-même (genre, style, thématique, etc.). Biron parvient même à situer, en passant, cette production littéraire dans son contexte socio-culturel. De plus, il souligne en quoi la pratique québécoise se différencie, se distingue et innove. Enfin, en dernier lieu, l'auteur se penche également sur le rôle joué par la critique dans l'évolution du roman québécois.

Tout y est, ou presque...

Le roman québécois couvre donc pratiquement toute la production romanesque québécoise, de *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils (1837) à *La rage* de Louis Hamelin (1989) et à *Putain* de Nelly Arcan (2001), et même à l'écriture dite migrante. Or, il m'a semblé étrange que l'auteur ignore « presque » tout de la florissante et importante écriture au féminin des années soixante-dix (Nicole Brossard, France Théoret, Louky Bersianik, Madeleine Gagnon, Jovette Marchessault, etc.) qui a, plus que toute autre, transformé la notion de genre et grandement contribué à ce qu'on a alors appelé l'avènement de la modernité et qu'on nommera plus tard post-modernité.

En conclusion, l'intérêt de cette synthèse dépend essentiellement des connaissances ou de l'ignorance des lecteurs. À la fois trop et trop peu.